

CHAPITRE XXXVI.

La jalousie mène à l'injustice, à la vengeance, à la férocité, à la tyrannie, au suicide, au meurtre, à l'infanticide; et, changeant en cruelles épines un lien de fleurs, elle fait toute la vie le tourment de ceux qui l'inspirent et l'éprouvent.

Madame Popot était chaque jour plus éprise du baron qui, de son côté, partageait l'excès de sa tendresse et

ne s'occupait que des moyens de la lui prouver. Le temps s'écaulait pour eux au sein des plus doux plaisirs. Ils se quittaient avec regret, ne se consolait que dans l'espoir de se revoir, et l'amoureux préfet ne cachait point à sa belle maîtresse que son intention était de prendre des mesures pour qu'elle restât toujours près de lui. Elle combattait ses projets, mais faiblement; l'amour ne voit que ce qui le flatte et s'aveugle lui-même sur tout ce qui pourrait lui être contraire. Le jésuite voyait arriver, avec un plaisir d'autant plus vif qu'il était obligé de le cacher, le moment où il pourrait dire : — Je me suis vengé, je n'ai

pu être heureux ; mais j'ai troublé le bonheur de ceux dont j'enviais le destin , et qui m'ont offensé , menacé. Leurs larmes couleront , et leurs tourmens égaleront le mal qu'ils m'ont fait.

— Je jouis , d'avance de leur douleur , se disait-il , à chaque instant. Aucun remords , aucune crainte ne venaient l'agiter ; l'ame de ce scélérat ne connaissait que le crime. L'idée de le commettre avec une sorte d'impunité le faisait sourire. C'était la seule pensée qui pût apporter quelque changement à l'expression sombre et farouche de sa figure ; sa joie était celle du tigre , qui gorgé de sang et las de carnage , sommeille

sur les cadavres palpitans de ses nombreuses victimes.

Scobardin voyait , avec une satisfaction intérieure , que le mari commençait à ressentir les funestes effets de la jalousie , et , ne pouvant supporter plus long-temps l'idée que madame Popot et son amant se livraient à des plaisirs qui lui étaient à jamais interdits , il se décida à porter les premiers coups ; le lendemain , à cet effet , il se leva de bonne heure ; en sortant , il dit à l'oreille du mari : — Je vais m'occuper de vous ; peut-être aurai-je quelque chose à vous dire à mon retour. Au revoir.

— Allez , mon brave ami , lui dit

le trop confiant époux ; je compte sur votre zèle et sur votre amitié.

Madame Popot se félicitait d'avoir échappé aux dangers qui la menaçaient. Son amant lui en avait parlé et lui avait fait part du châtement qu'il voulait infliger au bedeau. Elle lui avait peint son repentir, ses remords, et avait facilement obtenu sa grâce. Le préfet la lui avait accordée, mais à regret ; il semblait pressentir que Scobardin était un scélérat incapable de faire un heureux retour sur lui-même. Madame Popot réfléchissait encore aux propositions que le baron lui avait faites de ne plus vivre que pour lui et de venir habiter la maison où ils se voyaient

chaque jour, en attendant qu'il pût donner une sorte de légitimité à son amour ; mais certains préjugés retenaient encore madame Popot. Quoique son mari ne lui eût jamais inspiré un sentiment bien tendre, qu'elle l'eût épousé, en quelque sorte, par obéissance, cependant elle tenait à lui par décence, et sa réputation était perdue si elle le quittait. Elle faisait encore beaucoup d'autres réflexions ; mais l'amour était le plus fort et elle s'abandonnait sans réserve au penchant qui l'entraînait.

Elle se rendit, selon sa coutume, au lieu où le baron l'attendait ; le jésuite la vit passer. Il ne chercha point à savoir où elle allait ; il ne

pouvait en douter. Il parcourut quelques rues de Versailles et rentra chez son hôte. Dès que celui-ci l'aperçut, il vint à sa rencontre et lui demanda s'il avait appris quelque chose de nouveau.

— Avant de vous répondre, mon cher Popot, lui dit Scobardin, apprenez-moi si votre épouse est sortie.

— Oui, il y a déjà quelque temps.

— Il suffit, écoutez-moi. Avez-vous de la force dans le caractère? pourrez-vous supporter le coup qui va vous frapper? Car, je ne veux point vous abuser, vous êtes trahi.

— Comment, trahi!

— Oui.

— Achevez.

— Je ne continuerai pas que vous ne m'ayez promis de vous contenir, de maîtriser votre juste ressentiment, pour vous venger complètement de ceux qui ont attaqué votre honneur.

— Je vous jure que je suivrai aveuglément vos volontés en tout point.

— Eh bien! mon ami, il n'est plus permis d'en douter, votre épouse est infidèle; je connais celui qu'elle vous préfère. Il est d'un rang qui le met au-dessus de votre colère et qui vous interdit la faculté de vous plaindre hautement; mais il vous reste un moyen de vous venger, et je vous l'indiquerai.

— Et quel est cette homme, pour

lequel la plus perfide et la plus criminelle des épouses oublies ses devoirs et me déshonore?

— Mon ami , c'est M. le préfet de Versailles.

— Le préfet ! et qui a ourdi cette odieuse trame?

— Son secrétaire général.

— Les monstres !

— Silence , monsieur Popot ; parlez plus bas ; songez qu'ils sont tout puissans.

— Vous avez raison , mais je veux me venger d'eux et de cette femme criminelle qui n'est plus à mes yeux que la plus vile et la plus méprisable des créatures. Oui , dussé-je perdre la vie , je me vengerai : Et ce vicomte

qui s'est rendu l'instrument du crime , et le préfet lui-même , qui a sacrifié mon repos , mon honneur , le bonheur de ma vie à ses plaisirs ! A-t-il cru me dédommager par les dons de la fortune de la perte du bien le plus précieux , d'une femme que j'adorais ? toutes les fournitures du royaume pourraient-elles la valoir ? Non , jamais , non : voilà donc comment les grands sont généreux ! Et toi , femme coupable et adultère , qui , sous le masque de la candeur et de la modestie cachais la noirceur de ton ame , je veux m'étudier , me complaire à causer ton malheur , à faire retomber sur toi tous les maux dont tu m'as accablé , à repaître mes

yeux de tes souffrances ; j'y trouverai des délices.

Lorsque Scobardin le vit dans ces sentimens et livré à toute sa fureur , il se garda bien de l'apaiser ; au contraire , il lui dit : — Votre ressentiment est juste ; vengez-vous, punissez votre indigne épouse et son amant ; plus il se croit par son rang, à l'abri de votre colère, plus vous devez le traiter avec rigueur et n'être retenu par aucun sentiment généreux. Frappez, mais que les coups que vous leur porterez soient d'autant plus dangereux qu'ils ne puissent s'en défendre, ni s'en plaindre. Apprenez donc que , tous les jours , votre épouse va rejoindre son amant ; que,

tandis que vous la croyez à la promenade, ou occupée à remplir des exercices pieux, elle trahit ses devoirs et la foi qu'elle vous a jurée.

Alors Scobardin indiqua à Popot l'avenue de Sceaux, où était située la maison, en ajoutant : — Vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux ; mais le plus essentiel est de punir ceux qui vous trahissent et qui vous offensent ; et je vais vous en indiquer le moyen. Il n'est pas sans quelque danger ; cela ne doit pas vous effrayer ; je puis parer à tout , mais pour vous seulement. Il faut que ces perfides amours trouvent le châtement de leur déloyauté

au sein même des plaisirs dont ils sont si avides.

— Que faut-il faire, mon cher Scobardin ?

— Écoutez, je possède chez-moi un poison subtil pour assurer votre vengeance et le châtement de l'épouse criminelle qui vous déshonore; vous calculerez à votre aise ses tourmens sans les éprouver, sans que la coupable puisse vous accuser, ni même se douter qu'elle vous doit la mort.

— Le ciel est juste, reprit Popot; je l'admire dans ses décrets; mais comment avez vous fait la découverte de ce précieux poison ?

— Il y a deux ans environ, lorsque je me fixai à Paris, rue d'Enfer,

N^o 27, j'occupais le petit appartement d'un jeune médecin devenu trop célèbre par la découverte d'un poison qui ne laisse après lui aucune trace du crime. Je méditais un soir, auprès de mon feu, sur la mort tragique de C.....; je m'endormis, et, l'esprit rempli de cette terrible histoire, vous dirai-je soit qu'un songe eût fasciné mes sens, soit que son génie destructeur planât encore dans la chambre que j'occupais, il me sembla apercevoir C..... qui, du bout du doigt, me montrait un endroit secret qu'on pouvait ouvrir en pressant un ressort artistement caché entre les deux croisées. Je m'éveillai tout épouvanté; mais rendu à moi-même,

je vis bien que ce n'était qu'un songe; cependant quelques instans après, poussé par cette curiosité si naturelle à l'homme, je me lève, je marche vers l'endroit que le spectre m'avait montré du doigt, et, à ma grande surprise, je découvre le mystérieux ressort; à cette vue j'hésite, je frissonne; mais la curiosité, plus forte que la peur, l'emporte: je presse d'une main tremblante le fatal ressort; une petite porte d'armoire s'ouvre et j'aperçois des tablettes sur lesquelles étaient artistement rangées des fioles étiquetées par C.....; mes yeux parcoururent rapidement cette collection de poisons, qu'il avait si bien étudiés, une

fiole surtout fixe plus particulièrement mon attention, j'y lis ces mots; *Acide prussique*, dont les effets mortels sont si prompts que la respiration seule de cet acide peut donner une mort prompte sans laisser aucune lésion organique; je m'empare de ce précieux flacon, qui, depuis cette époque, a servi à me venger des femmes qui m'ont trompé.

— Combien je suis aise de vous connaître, reprit Popot; j'en rends grâce à la divine Providence, puisqu'elle me sert aujourd'hui à punir une épouse adultère. Mais comment employer ce précieux poison sans me perdre?

— En versant quelques gouttes de

l'acide prussique sur un bouquet artificiel que vous présenterez à votre épouse le jour de sa fête.

— Malheureusement l'époque est encore bien éloignée, reprit Popot; mais je puis satisfaire ma vengeance en lui offrant un petit meuble, dit jardinière, qu'elle désire depuis longtemps pour placer dans sa chambre à coucher.

— Bien, mon ami! Rappelez-vous que si la vengeance est le plaisir des Dieux, elle est aussi le bien suprême pour les mortels.

— Ah! perfide et criminelle épouse! s'écria Popot, dans vingt-quatre heures au plus tard le poison de la mort aura pénétré dans ton sein! Quant

à vous, mon cher Scobardin, obligez-moi de rester ici; je vais sortir pour commander le bouquet artificiel et faire l'acquisition d'une jardinière en acajou; ensuite je me rendrai près de la maison où cette femme parjure est avec son amant. Je veux la voir quitter ce repaire du crime, pour augmenter, pour accroître, s'il se peut, ma haine et ma fureur; et lorsque vous me reverrez, alors vous pourrez être certain que la punition ne tardera pas à avoir lieu. Il prit sa canne et son chapeau, et dirigea ses pas vers l'avenue de Sceaux.

Le cruel Scobardin se réjouissait en disant tout bas: — L'espérance

qui entre dans mon ame, et qui m'annonce la vengeance, rafraîchit mes sens ; elle est d'autant plus douce que je ne cours aucun danger. Ah ! mon cœur, épanouis-toi ! Pour que cette satisfaction que j'éprouve fût complète, il faudrait que le vicomte pût être atteint du poison qui va réduire au néant cette femme que je hais ; malheureusement , cela n'est pas possible. Oui , je le reconnais, il est dans la destinée des hommes d'avoir toujours quelque chose à désirer. Je ne le vois que trop ! nous ne sommes pas sur la terre pour être parfaitement heureux.

Quelles affreuses réflexions que

celles qui échappaient au jésuite ! quel monstre !

Madame Popot revint , elle remarqua l'absence de son mari, et fut étonnée de trouver Scobardin seul à la maison. Elle lui en demanda la cause. Il répondit qu'une affaire imprévue avait forcé Popot à sortir , mais qu'il ne tarderait pas à rentrer.

La vue de cette femme charmante ne réveilla point ses désirs. La haine seule et la rage agitaient cette ame atroce. Il regardait sa victime en songeant que bientôt ces charmes et ces attraits dont elle pouvait être si fière , et qui enchaînaient un préfet à ses pieds, se flétriraient , et

n'offriraient plus aux regards que l'aspect de la destruction et d'un mal sans remède, dont les terribles effets altèrent ce que la nature a formé de plus séduisant, pour le rendre hideux et repoussant ; et son ame atroce se repaissait avec joie de ces horribles idées.

CHAPITRE XXXVII.

Si les hommes avaient plus de vertu, les femmes en auraient davantage ; soumises par leur destinée au sort des premiers, elles doivent naturellement participer à leurs défauts.

Le mari rentra : il avait vu son épouse sortir de la maison où, chaque jour, elle se trouvait avec le ba-